

## LIBERATION

### **Dubrovka Ugresic, sœurs de sorts**

La romancière de langue croate s'attaque au thème du vieillissement féminin à travers les aventures de trois baba yagas dans un palace-spa de Prague.

par Frédérique Fanchette

publié le 21 mai 2021

Suis-je ou serai-je une baba yaga, peut se demander toute lectrice ? La troisième partie du roman de Dubravka Ugresic est un précis de «*babayagalogie*». On saura tout sur la sorcière des contes slaves qui vit dans une isba montée sur pattes de poule, et qui ne dédaigne pas les ragoûts d'enfants. Mais on ne s'en tiendra pas au passé, les choses ont bougé. Aujourd'hui les «jeteuses de sorts» de tous pays ont été réhabilitées par les féministes (Cf *Sorcières. la Puissance invaincue des femmes* de Mona Chollet), elles ont quitté leurs forêts, ont gagné les villes et se sont mêlées à la population générale, certaines sont même végétariennes. Des indices sont parlants : la baba yaga ou ses sœurs a souvent des grands pieds, une poitrine pendante, un nez pointu (souvenir d'un ancien bec d'oiseau), un peu de moustache. On reconnaît aussi les sorcières à leur strabisme, au fait qu'elles vomissent facilement. Et puis il y a ces sons bizarres : «*Baba Yaga se reconnaît à ses phrases répétitives et à ses expirations caractéristiques : "Ouf, ouf, ouf !"*» et à sa façon de «*répéter les mots (écholalie)*». Quant aux rires, ils sont souvent sifflants ou hennissants.

### **Suite impériale**

Les personnages de *Baba Yaga a pondu un œuf* (1), publié en croate en 2007, ont toutes au moins une caractéristique qui pourrait les trahir. Mais quand dans le hall d'un palace-spa de Prague débarque un curieux trio, le réceptionniste aguerri n'y voit que du feu. Sa seule inquiétude : ont-elles l'argent pour se payer la suite impériale et la suite royale pendant quelques jours ? Et le voilà interloqué lorsque Pupa, une quasi-nonagénaire sur fauteuil roulant, ouvre son sac de cuir et sort des liasses de billets, comme un mafioso. Dubravka Ugresic, née en 1949 à Kutina (Croatie), a écrit ici un roman à la fois profond et drôle sur le vieillissement féminin. Car les sorcières sont sauf exception des femmes

âgées, invisibles et caricaturées. Nous voilà donc en bonne compagnie, avec la maigrissime Pupa, ancienne partisane communiste devenue obstétricienne à Zagreb, sa belle-sœur, Kukla aux grands pieds, et l'amie Beba, petite dame ronde au cœur tendre et aux seins «*d'hippopotame*», dicit un malotru russe, client de l'hôtel. Pupa veut claquer son fric pour que le trio goûte enfin à un hédonisme auquel la Yougoslavie de Tito ne l'avait pas habitué. Dans sa suite couleur cygne, Beba pleure en faisant couler un bain et pense comparativement à la laideur de son appartement zagrébois. Elle en profite aussi pour examiner son corps nu dans la glace et redoubler de larmes devant les ravages du temps. Kukla, elle, a d'autres chats noirs à fouetter. C'est une femme efficace qui a enterré plusieurs maris. Elle s'occupe de Pupa, à moitié aveugle. L'ancienne accoucheuse est une créature d'une lucidité étonnante dans les moments où elle ne somnole pas, et lance régulièrement des *punchlines* truffées de mots orduriers. «— *L'argent, c'est de la merde ! Les gens sont comme des mouches ! Et où vont les mouches ? Sur la merde !*»

### **Même langue**

La romancière revendique elle-même, dans la vie réelle, une grande liberté de parole (plus châtiée que celle de Pupa). Ce qui lui a rendu la vie difficile en Croatie, au début des années 90. Dubravka Ugresic s'est opposée aux nationalistes, à ceux qui avec l'éclatement de la Yougoslavie ont dressé les unes contre les autres des populations qui parlaient la même langue. «*Le serbo-croate était la langue parlée en Croatie, Serbie, Bosnie-Herzégovine et au Monténégro. Après la chute de la Yougoslavie et la guerre, cette langue est devenue un serpent à quatre têtes, un petit dragon méchant, une arme qui peut provoquer le feu, mais qui finit régulièrement par s'autodétruire. Et c'est exactement ce qui est en train de se passer, une autodestruction culturelle au nom d'une identité menacée et de sa défense*», nous écrit-elle dans une interview par mail (*lire ci-contre*) . Dans *Il n'y a personne pour vous répondre* (Albin Michel, 2010), elle racontait comment l'influent hebdomadaire croate *Globus* avait publié «*l'une des harangues les plus virulentes, les plus écœurantes contre cinq femmes coupables d'avoir dénoncé la folie nationaliste, à une époque où personne n'en avait l'idée*». *Globus* les avait qualifiées de «*sorcières croates*». Trois d'entre elles, dont Dubravka Ugresic, avaient dû s'exiler. Cet arrière-plan empêche de prendre pour une simple et joyeuse farce les aventures pragoises de Pupa, Kukla et Beba. Etre une vieille sorcière, c'est aussi se poser des questions

essentielles sur l'existence. Qu'est-ce qu'une vie, quand on a l'impression que les destins sont programmés par un lamentable bureau de scénaristes à Hollywood ? Comment mourir ? Pupa rêve. Elle repense à un homme qui avait oublié toute une nuit sa mère sénile au jardin. Pupa se met à sa place : *«Assise dans son fauteuil roulant, elle s'imaginait que la neige tombait autour d'elle. Elle contemplait les flocons épais dans les airs, et étrangement elle n'avait pas froid. Les flocons tombaient et tombaient, et elle s'imaginait qu'elle allait hiberner sous son manteau de neige, jusqu'au printemps, jusqu'à ce que le temps se radoucisse, jusqu'à ce que la neige fonde. Et elle pouvait déjà voir émerger de sous la neige fondue le petit tas de ses propres ossements, blancs comme la neige.»*

### **Grenade serbe**

La romancière manie également l'ironie pour épingler le monde matérialiste d'après la chute du rideau de fer. La course à l'argent est incarnée par un Américain fabriquant de compléments alimentaires venu tâter le marché de l'ex-bloc de l'Est. Pour Kukla et Beba, l'argent va plutôt tomber du ciel, comme dans les contes, et ce n'est pas le seul happy end de cette deuxième partie, où un jeune Apollon bosniaque déguisé en masseur de mille et une nuits voit son vœu le plus cher se réaliser, grâce à l'amour. Il n'aura pas besoin de gravir sept collines, sept montagnes et traverser sept mers. Mevludin est une victime de guerre. Ses «potes» en Bosnie le surnomment *«Mevlo Bite d'Acier»*. Ce qui ne le fait pas rire : depuis l'explosion d'une grenade serbe, il est en érection permanente, tout en étant *«froid comme une stalagmite»*. Mevlo comme Beba a le cœur sur la main, ils sont bons camarades et discutent après la séance de spa. *«— Tout va finir par s'arranger, j'en suis sûre, dit Beba avec compassion. — Que Dieu T'entende. Tout ce que je veux, c'est que mon python en dessous de la ceinture se calme. Je peux plus le voir en peinture ! C'est comme si cette grenade serbe m'avait ensorcelé, putain de salauds d'enfoirés...»*

*«On appelle la vieille sorcière ?»* demande, au début du roman, à Zagreb, une autre dame âgée, amie de Pupa, à qui elle veut passer un coup de fil. *Baba Yaga a pondu un œuf* a un côté poupées russes, un livre dans un livre dans un livre. Dans la première partie, on est dans un registre plus intimiste, plus réaliste. Une mère atteinte de tumeur cérébrale, certainement un peu baba yaga puisqu'on reconnaît chez elle les fameuses phrases répétitives et les «ouf, ouf, ouf !» caractéristiques, vit ses dernières années. La narratrice établie à l'étranger fait des allers et retours pour remplir ses devoirs filiaux. Dubravka

Ugresic rend compte d'une relation faite d'agacements, d'affection, de non-dits.

Conversation entre fille et mère : «*Tu sais ce que Bette Davis a dit ? — Quoi ? — Old age is no place for sissies. — Qu'est-ce que ça veut dire ? — La vieillesse, c'est pas pour les dégonflés. — c'est vrai*» a-t-elle dit, soudain réconfortée.»

**(1) Sont parus récemment de Dubravka Ugresic en poche chez Christian Bourgois : *le Ministère de la Douleur* (traduction de Janine Matillon, 384 pp., 9 €) et *le Musée des redditions sans condition* (traduction de Mireille Robin, 394 pp., 9 €).**